

dats prennent congé d'elles. C'est une bizarrerie bien grande que cette sympathie instantanée qui s'empare du peuple pour tout militaire dès qu'il le voit partir pour une campagne. On passe de l'indifférence, et même d'une certaine hostilité, à une cordialité enthousiaste, avec une incroyable rapidité. Les populations méridionales, surtout, ne connaissent aucune borne dans leurs démonstrations. Un régiment qui se met en marche pour la guerre est à leurs yeux une espèce de triomphateur qu'il faut fêter avec frenésie et un espèce d'enfant adoptif qu'il faut embrasser.

Les dragons de Richemont devinrent tout à coup les idoles des habitants des faubourgs et des boulevards nîmois. On attachait des branches de lauriers à leurs casques, on entourait leurs casernes, on pansait leurs chevaux; on fourbit leurs armes, on approvisionna leurs fourgons, puis on s'empara de leurs personnes, et bientôt chaque dragon eut un cortège particulier qui l'escorta par toute la ville, de guinguette en guinguette, de promenade en promenade. Les *farandoles* se déployèrent en longs rubans onduleux au son des fifres et des tambourins. Le dragon était adoré ce soir là; il était sur le pavois, on le portait, on se le passait de bras en bras, on le recommandait à tous les saints.

Le colonel parcourut la ville, seul et en tenue de quartier; sans épaulette, revêtu d'une capote verte, l'épée au côté et coiffé d'un chapeau à cornes. Il se mêlait aux groupes tumultueux et cherchait à se perdre dans la foule, comme un homme qui a beaucoup de choses à se dire à lui-même. La meilleure retraite est au centre d'une immense population; on y est solitaire et caché bien plus qu'en un désert; le flot inconnu qui vous entoure est une sauvegarde contre l'importunité des amis intimes et les investigations des intimes ennemis. Et d'ailleurs le bourdonnement de la foule n'est-il pas favorable à la réflexion? C'est alors que la pensée s'élève et nage dans une atmosphère fluide, infinie, mélodieuse.

Richemont, au milieu de l'agitation orageuse de la foule, avait cependant une figure trop froide, et trop calme pour ne pas être bientôt remarqué. Plusieurs dragons l'avaient reconnu; mais, par discrétion, ils ne l'avaient pas nommé aux habitants, leurs bons amis. L'un d'eux s'approcha de lui furtivement, et lui dit à demi-voix :

—Colonel, on vous surveille, et si les buveurs s'emparent de vous, il faudra vider plus d'une bouteille à nos victoires. . . .

—Je te remercie, répondit Richemont, il s'éloigna.

Guidé par je ne sais quel instinct aventureux, il se dirigea vers le cirque antique, appelé vulgairement *les Arènes*. La nuit était venue; elle déployait son grand manteau bleu brodé d'argent au-dessus du vaste amphithéâtre: on eût dit un riche pavillon déployé sur la tête de César donnant des jeux. Richemont pénétra dans l'intérieur du monument par un de ces portiques aux voûtes massives. Pas un âme ne rôdait autour des ruines, pas une ombre n'apparaissait sur les gradins brisés; le *Podium* était vide de sénateurs et de vestales, les galeries muettes d'applaudissements; les grilles des caveaux n'étaient ébranlées par aucune tête de tigre ou de lion. Enfin l'arène, encombrée de dalles et de chapiteaux entourés de lierre et de mousses; l'arène, orageuse autrefois, ressemblait à un pauvre jardin d'anachorète abandonné depuis des siècles aux ronces et aux lézards.

Richemont s'assit sur un bloc de pierre, et il eut avec lui-même une conversation tout à fait raisonnable.

—Assurément, se disait-il; si je viens ici, ce n'est pas pour m'y livrer à tous les rêves creux d'un lord Nelvil au Colisée, ni pour me poser en guerrier chateaubrianique agenouillé devant l'hôtel des martyrs. Je ne suis point un héros de roman: j'ignore l'art de me draper, et j'ai la sentimentalité en horreur. Mais enfin, me voici seul, à l'entrée de la nuit, au milieu des *Arènes*, cherchant l'isolement, tourmenté de je ne sais quelle émotion secrète qui s'est glissée dans mon cœur, et n'osant trop me demander compte de mon état moral depuis vingt-quatre heures. J'ai presque peur de sonder ma raison si j'allais y trouver quelques grains de folie! Et si, mettant la main sur mon cœur, j'y découvrais de ces pulsations étranges qui seules naissent d'une passion?—Diable! toute cela m'inquiète. Pourquoi cette maudite dépêche n'est-elle pas arrivée trois jours plus tôt? . . . Partir? partir! . . . Oui, sans doute, il le faut, et sans murmure, colonel Richemont!—Partir demain (reprenait-il)! La guerre sera longue. . . ., le retour impossible d'ici à des années; et pendant ce temps-là, les voitures en poste feront bien du chemin. . . . Dieu sait où elles iront! . . . Partir